

esclaves. » (Becker 1985 : 171). Ces différents thèmes sont associés et mis en évidence dans ces archives parce qu'à chaque épisode de crises, le commerce de traite, surtout de traite d'esclaves, était affecté (fig. 4.3). Ces thèmes sont tellement proches qu'il est aisé de considérer le premier groupe comme étant la cause ou la conséquence du second groupe. En effet, autant la famine et la disette pouvaient générer les guerres, car on s'attaquait pour accaparer des stocks alimentaires restants ou capturer des captifs qu'on échangeait ensuite, autant les guerres pouvaient générer la disette et la famine car on détruisait parfois les récoltes et on privait les villages de main-d'œuvre indispensable pour les cultures. Dans un cas comme dans l'autre, ce sont les traitants qui en profitaient ; ils subissaient parfois, mais rarement, les conséquences de ces crises. C'est par exemple la situation qu'a décrite Chambonneau qui, en 1676 au Fouta Toro, pendant la guerre des marabouts, a vu des familles entières se livrer elles-mêmes en captivité pour être nourries, car elles souffraient de famine (Becker 1985 : 173). La décennie 1750-1760 est aussi marquée par une grande famine qui a coïncidé avec divers conflits internes à la Sénégambie (conflits dynastiques au Cayor par exemple), et les rivalités entre la France et l'Angleterre (occupation de Saint-Louis par l'Angleterre), même si cette situation n'a pas empêché la traite de se maintenir à un niveau constant et même d'augmenter significativement dans la vallée du fleuve Sénégal (Searing 1993 : 129-131).

Le tableau de synthèse de Becker (fig. 4.3) est issu d'un autre article portant toujours sur les corrélations entre les traites, les guerres, les crises environnementales et les famines et disettes en Sénégambie. Comme le souligne l'auteur lui-même, ces données sont loin d'être complètes et couvrent de manière inégale les différentes régions de la Sénégambie. De même, ces données sont essentiellement issues des archives historiques écrites, et n'étaient mentionnées que parce qu'elles affectaient la vie des commerçants traitants dans les comptoirs. Ainsi, plusieurs autres événements de famines, de guerres et autres n'ont donc pas été comptabilisés. Malgré ces lacunes, la lecture de ce tableau permet par exemple de voir qu'en 1640, un épisode de famine et d'invasion de sauterelles avait eu lieu ; cet événement a été associé à un épisode de guerre, de pillage et, surtout, de traite d'esclaves.

D'après les descriptions des voyageurs qui ont séjourné dans ces régions, la plupart des champs (qu'ils appelaient *lougans*) se trouvaient aux alentours des villages, hors des fortifications. Prévoir un espace agricole à l'intérieur du périmètre d'un *tata* supposait un investissement important dans la construction d'une muraille suffisamment grande pour abriter champs et cases ; peu de communautés semblent avoir eu les moyens humains pour le faire. Cependant, la localisation des champs hors du périmètre fortifié était une situation peu commode, parce qu'il arrivait que des villageois soient capturés alors qu'ils étaient aux champs. Tel fut le cas de Mamadou Lamine, qui aurait passé un épisode de son enfance en captivité parce qu'il fut enlevé dans les champs en compagnie de sa mère et de son frère (Rançon 1894 a : 383).

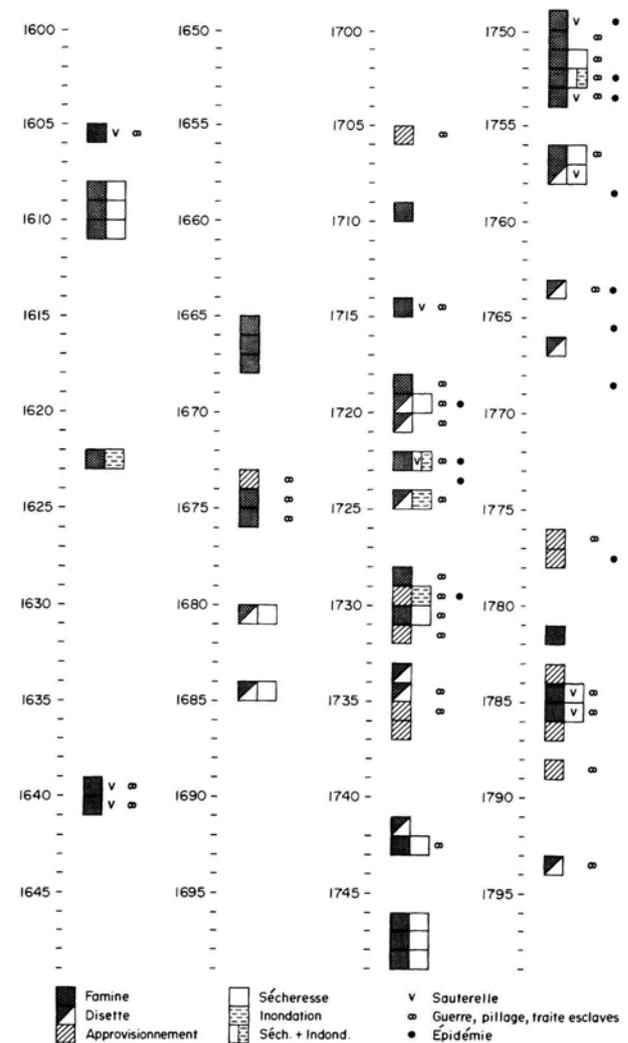
CONDITIONS ÉCOLOGIQUES EN SÉNÉGAMBIE AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Figure 4.3. Conditions écologiques et épisodes de crises en Sénégambie aux 17ème et 18ème siècles (Becker 1986 : 362, avec l'aimable autorisation de l'auteur).

Selon les plantes cultivées, les champs constituaient souvent la première ligne de défense. Lors des récoltes, on prélevait seulement les épis et on conservait les tiges sur pied pour les espèces ayant des tiges hautes comme le maïs et le mil. Les champs étaient parfois cultivés jusqu'au pied des murailles et les plantes à maturité constituaient d'excellentes cachettes pour les défenseurs. Raffanel a ainsi traversé, sans s'en apercevoir, quatre villages totalement dissimulés par les cultures (Raffanel 1846 : 133). En septembre 1878, les cultures prêtes à être récoltées, à Sabouciré, gênèrent considérablement l'action de l'infanterie française (Gallieni 1883 : 557).

4.6. La faune

De nombreuses espèces animales constituaient la faune de la région. Parmi les animaux sauvages, on dénombrait : lions, panthères, guépards, hyènes, servals, chats sauvages, phacochères, singes, antilopes, éléphants, buffles, hippopotames et crocodiles dans les rivières. Une panoplie de reptiles, de poissons et d'oiseaux complétait

le tableau (Mollien 1822 : 375, Lamartiny 1884 : 408, Rançon 1894 a : 421, Rançon 1894 b : 461). Plusieurs espèces domestiques étaient aussi connues : bovinés, caprinés et gallinacés. Le principal animal de bât était l'âne. Les chevaux avaient un statut particulier et ils ont joué un rôle très important dans l'histoire de la région ; ils sont même souvent considérés comme le principal support des hégémonies étatiques qui se sont développées dans la région (Fall 2016 : 361-364). À l'époque de l'empire du Mali, la vallée de la Falémé aurait été conquise parce qu'elle se situait sur la route menant au Djolof, où on trouvait les chevaux dont Soundjata Keita avait besoin (Ly Tall 1977 : 192).

Entre les 17^{ème} et 19^{ème} siècles, cette faune abondante était souvent une source d'inquiétudes pour les communautés. Les fauves rodaient constamment autour des villages, s'en prenaient aux troupeaux et s'attaquaient même parfois aux voyageurs isolés. Ainsi, Rançon note que lorsque les portes du *tata* n'étaient pas fermées la nuit, les bêtes fauves pénétraient souvent dans les villages pour enlever les chèvres, moutons ou poules (Rançon 1894 a : 421). Généralement, les animaux domestiques passaient la journée hors des murs du village, mais étaient immédiatement rassemblés et reconduits à l'intérieur du *tata* dès qu'une alerte d'attaque était signalée (Park 1996 : 199). Les éléphants, buffles et hippopotames en particulier, étaient très nombreux dans la région et cette présence est significative à travers les toponymes tels que Sansandé (également écrit Sansandig ou Sansanding) qui signifie « enclos à éléphants », ou Dantila qui littéralement signifie « là où sont les buffles » et qu'Abel Chataignier traduit par « au pays de la grande assemblée des buffles mâles » (Chataignier 1963 : 91). On retrouve également la racine du nom buffle dans certains patronymes malinké comme Danfhaka qui signifie tueur de buffles, Damba qui signifie consommatrice de buffle, et Dansokho, qui veut dire perceur de buffles (Chataignier 1963 : 91-92). Dans les régions du sud de la vallée, au début de la colonisation française, il était même possible de payer l'impôt en ivoire d'éléphant (Danfakha 1992 : 2).

4.7. Synthèse sur le cadre environnemental

La rive gauche de la Falémé présente un relief relativement homogène, qui décroît du sud au nord, passant de plus de 129 m à environ 40 m au point de confluence de la rivière avec le fleuve. Ce relief présente quelques zones de plateaux çà et là. Mais globalement, les populations semblent ne pas avoir utilisé ces hauteurs pour bâtir des structures défensives, peut-être s'en sont-ils servis comme refuge en des circonstances particulières ? Par son étirement latitudinal, des variations existent entre les climats au sud et au nord du bassin de la Falémé. La zone sud a une importante pluviométrie et donc une riche et abondante végétation, mais cette végétation diminue en densité et en variété au fur et à mesure qu'on s'élève en latitude. C'est dans cette flore que les communautés prélevaient les matériaux tels que le bois pour construire les *saniés*. Il n'est pas exclu que des haies vivantes aient

également été édifiées autour des villages, même s'il n'en subsiste aucune trace. Dans certains villages, la végétation était volontairement préservée autour du village, afin que par son abondance, elle puisse limiter l'avancée des troupes ennemies.

Les fluctuations climatiques annuelles influençaient les activités des populations, la saison des pluies ou hivernage étant propice aux activités agricoles. La plupart des champs se situant hors des *tata*, l'enlèvement des personnes aux champs ou sur la route de retour au village était un moyen privilégié pour acquérir les captifs. Dans certains cas, ce sont ces champs qui servaient de première ligne de défense des villages. Durant la saison sèche, les pistes devenaient praticables et les marigots étaient franchissables ; c'est alors que se déroulait l'essentiel des activités de rénovation et de construction des habitations. On rénouvait et renforçait aussi les fortifications, car c'était également la saison où les communautés s'attaquaient à leurs ennemis et les captifs acquis au cours de ces attaques étaient introduits immédiatement dans les circuits commerciaux. La saison sèche était donc également une période de foisonnement et d'intenses échanges commerciaux. Il est important de relever que les irrégularités du climat, et surtout de la pluviométrie, influençaient particulièrement la flore et impactaient grandement les activités agricoles. Certaines années, disettes et famines causées par les mauvaises récoltes étaient à l'origine d'expéditions militaires, d'où la nécessité pour les villages de protéger leurs récoltes en construisant des structures défensives. Et inversement, il arrivait aussi que les guerres et l'enlèvement des captifs dépeuplent certaines zones de la main d'œuvre nécessaire pour les cultures agricoles. Enfin, les fortifications pouvaient aussi servir de protection contre les animaux sauvages, particulièrement contre les fauves qui n'hésitaient pas à s'attaquer aux troupeaux.